

Discours des 35 ans de l'A.P.S.A.

René BARRAS, Président Fondateur :



quel beau fleuve d'éloges tellement peu mérités, pour ce qui me concerne. Mais aussi quel beau fleuve de mots qui coule d'amitié ! J'aimerais m'y attarder, si... je savais nager. Hélas, je ne sais faire que la planche. Alors permettez-moi de saisir cette planche de salut pour gagner une rive où je devrais, en bonne logique, m'initier maintenant aux joies de la pêche à la ligne. Vous l'avez bien compris, ce propos métaphorique n'avait pas d'autre but que de cacher ma très vive émotion : **« Je devais défailir sous le poids des louanges mais les laudes sans fin n'appartiennent qu'aux anges. »**

Il reste que je suis dans un embarras qui n'est pas, celui-là, d'origine patronymique : je dois vous dire des choses parfois dures, à vous tous que j'aime bien et qui me le rendez bien. Mais ce que j'ai à vous dire s'adresse autant à moi qu'à vous. La poésie permettant seule de dire avec tendresse, les choses les plus dures, je m'y essaierai parfois en fou du roi aguerri, mais aussi en poète bien balbutiant ! Aux têtes, couronnées ou non, du peuple souverain ici réuni, deux importantes questions se posent.

La première : ils sont des nôtres et pourtant on les appelle exclus. Mais qui sont-ils pour nous ?

La deuxième : nous affirmons notre sincère désir qu'ils parviennent à la reconnaissance de leurs droits et de leur citoyenneté. Mais qui sommes-nous pour eux ?

A la première question, seule notre conscience pourra répondre.

A la seconde question, je tenterai une réponse, écoutant ce qu'ils pensent car ce qu'ils pensent si fort, c'est sans mot qu'ils le disent. En parodiant Péguy, j'essaierai de traduire. Pour eux : nous sommes les Césars de tout ce qu'il se fait ; les témoins du paraître, les greffiers du connaître ; les savants de tout ce qui se sait. Mais eux se savent les maîtres de tout ce qui se tait.

Autour de l'A.P.S.A.

Trente-cinq ans d'une histoire construite de rencontres, d'engagements, de travail, de souffrance et de peines, de femmes et d'hommes différents et parfois opposés. L'A.P.S.A. ! C'est la longue cohorte de ceux qui sont venus pour y être accueillis ou pour y travailler. Accueillis ou accueillants, professionnels ou bénévoles, volontaires de la vie ou bien désespérés, ils ont vécu la difficile expérience de la solidarité active au quotidien. Un cortège de souvenirs heureux ou douloureux que j'aurais aimé évoquer, mais l'émotion serait trop forte ! Tant d'amis disparus ou souffrants, tant d'amis perdus ou oubliés, tant de vœux à émettre et tant d'anniversaires à fêter !

De cette montagne de souvenirs, source d'eau vivifiante comme pour célébrer le baptême d'un avenir naissant.

Autour du logement

Dans le discours que je prononçais, il y a 35 ans, pour l'inauguration du Foyer Ernest Schaffner, je disais ceci : **« Notre souhait le plus cher est que demain tout cela soit inutile, parce que la société aura enfin réglé les problèmes des sans-abri »**, et j'ajoutais : **« La vocation de ce foyer est donc de disparaître, sa mission étant accomplie. »**

Hélas ! A l'époque nous nous opposions aux expulsions sauvages, nous n'avions pas les moyens d'accueillir les femmes et les enfants, mais nous trouvions des logements pour eux... Avec 24 lits, le foyer Schaffner répondait alors aux besoins. Trente-cinq ans plus tard, avec 260 lits, il nous en manque encore ! Pour éviter de faire de ces pauvres des révoltés actifs, notre société a souvent tenté d'en faire des consommateurs passifs du social. Et nous-mêmes pour être conformes à l'image de cette société consumériste nous avons appelé nos lieux d'accueil **« Boutiques de solidarité »**. Ah certes, nous avons en Europe, mais en France plus encore, un arsenal de lois sociales toutes plus généreuses et plus souhaitables les unes que les autres mais la complexité de leur application va à l'encontre du but recherché voire à l'encontre des droits fondamentaux de ceux pour lesquels elles furent faites !

Pourquoi faut-il donc s'embarrasser de contraintes aussi nombreuses que sévères, alors qu'il suffirait souvent de faire davantage confiance aux gens du terrain ? Il m'arrive de dire, en plaisantant que s'il y avait un concours mondial de la création industrielle, il y a deux prix que nous remporterions à coup sûr : celui de la construction des usines à gaz et celui de la fabrication des ventilateurs ! Remarquez, et c'est là le génie français, les seconds peuvent aussi servir à évacuer la surproduction des premières !

Mais enfin que dire, quand après tant d'efforts de nos gouvernements et de nos parlementaires, après une loi qui garantit le droit du citoyen au logement, tant de situations inadmissibles demeurent. Que dire quand des familles nombreuses se voient rejetées par des collectivités locales sous le simple prétexte que l'environnement les rejettera peut-être ! Certes, les décisions des maires ne sont souvent que l'expression obligée de leur population. Cela prouve en tout cas que la fraternité a encore du chemin à faire pour que toutes les victimes de la misère et de l'exclusion sentent le souffle de la liberté et les bienfaits de l'égalité.

Dans notre CHRS, nos travailleurs sociaux se dévouent sans compter pour permettre à des personnes, à des familles d'atteindre le degré d'autonomie qui leur permettra d'accéder au logement auquel elles ont droit. Lorsqu'elles sont parvenues à cette autonomie, elles n'obtiennent pas le logement sous des prétextes les plus fallacieux. Quand nous protestons on nous répond souvent : **« Nous sommes mieux placés que vous pour connaître le logement qui leur conviendra le mieux. »** Il faut croire qu'aucun de ceux qui existent ne peut leur convenir puisque l'attente dure toujours. J'aurais pu mettre en épigraphe à ce chapitre le mot de Danton : **« La vérité... l'âpre vérité... »**

Mais pour sa conclusion, je vous propose une épigramme de quatre vers :

*Au vaste cimetière des occasions perdues
Combien de temps leur faudra-t-il encore ?
Eparpiller les cendres de leurs espoirs déçus
Et nous ne les connaître que pour mieux les enclorre.*

La Boussole

Tout cela me direz-vous concerne surtout la population du service logement, du foyer Schaffner et de la Maison St Elie 9 de Cœur, mais qu'en est-il de la population de la Boussole ? C'est vrai que la population qu'on y accueille est généralement différente, du moins à son arrivée dans la structure. Je reconnais que j'ai pour cette population une tendresse particulière comme devant un enfant blessé. Ceux qui ont pu voir le film que nous projetions à 16 heures me comprendront. C'est avec nostalgie que j'évoque souvent les moments passés le soir au foyer Barberousse, cet asile de nuit des années 70, aménagé à la hâte dans de vieilles écuries. Ce lieu était à la fois la honte de notre société qui ne savait pas fournir à ces personnes les moyens de retrouver au moins une part de dignité et c'était en même temps un échantillon microcosmique de cette société, avec les mêmes défauts et les mêmes qualités, la même désespérance et la même espérance, les mêmes haines et les mêmes amitiés.

Les prénoms et les surnoms se bousculent dans ma mémoire et je voudrais les citer tous Roland, Max, Jean-Michel, Jean-Pierre, Joël, Bernard, Jean-Claude... Ils sont tous morts et des centaines d'autres auxquels je pense. J'entends certains dire : « **Ils sont sales parfois même répugnants. Ils n'ont aucune dignité et ils ont les yeux brillants des gens qui ont bu dès le début de l'après-midi.** » Sans doute, mais dites-vous que tout le long des jours, ils ont aussi les yeux brillants de tous les assoiffés d'amour.

Je voudrais rendre hommage à celles et ceux qui, à la Boussole, comme à Saint-Elie et comme à Schaffner remplissent cette tâche sans doute exaltante mais tellement difficile, d'accompagner ce monde-là. On imagine mal le courage et la persévérance qui leur faut déployer. Il leur faut établir une distance alors que la demande affective des résidents voudrait les en rapprocher. Il leur faut croire en l'Homme même quand il n'en donne plus le visage. Il leur faut surtout tenir. Mais nous tous que pouvons-nous faire ?

Sur nos chemins de recherche, la foi qui nous anime nous a mis au service de la justice, de la Fraternité et de la liberté. C'est ce champ-là qu'il nous faut cultiver :

*Il nous faudra enfouir dans un profond sillon
La fumure pourrissante de toutes nos prétentions
Amender notre champ, fertiliser la terre
Amender notre cœur et en chasser la pierre*

L'insertion

L'apprentissage, le réapprentissage peuvent mettre ou remettre rapidement au travail ceux que nous accueillons. Mais qu'il est difficile de pérenniser nos actions. Là aussi la loi et l'administration centrale soucieuse de bien faire ont alourdi les procédures. La bonne volonté des administrations territoriales ne peut pas toujours pallier aux difficultés rencontrées. Quant à cela s'ajoutent les mesures brutales qui, même justifiées, mettent en péril l'existence même de nos associations. La diminution de 40% du nombre de CES fait partie de ce type de mesure. En dépit de tout cela nos ateliers fonctionnent bien, l'atelier textile, l'atelier menuiserie et meubles, l'atelier bâtiment, l'atelier jardinage mais aussi le GERFA groupe de formation sont autant de lieux où se construit l'avenir d'hommes et femmes heureux et fiers de montrer que non seulement ils sont capables de produire mais, même et surtout, de produire du beau.

Ils ont compris c'est deux phrases de Bernanos :

*L'avenir est quelque chose qui se surmonte
On ne subit pas, l'avenir on le fait*

Evocations et remerciements

J'aurais voulu, ce soir, vous conter bien d'autres choses. Vous parler encore de Roland, de Max ou de Bernard.

Vous parler de tous les fondateurs de l'APSA, les vivants et les morts. Dire à ceux qui sont encore vivants ce que l'APSA doit à leur engagement d'il y a 35 ans. J'aurais voulu parler des événements de ce long parcours. Du Centre Alimentaire, de Coluche, de l'Abbé Pierre. De ceux qui nous ont soutenus à cette époque. J'aurais voulu parler de l'URIOPSS qui aurait pu me rendre infidèle à l'APSA mais qui a fait souvent de nous des rassembleurs de la vie associative. Il aurait fallu parler du centenaire de la loi de 1901. Il aurait fallu décrire tout ce que la vie associative à Lens, dans le département et dans cette région, compte de personnes engagées, obscurs raccommodeurs d'un tissu social si souvent déchiré.

Il aurait fallu dire, Monsieur le Préfet, Madame la Présidente, Monsieur le Président, tout le mérite de vos fonctionnaires si souvent décriés et portant si dévoués et si attachés à concilier le bien public et le bien de notre public. Compte tenu des règles que la loi leur impose, sans jamais en trahir l'esprit même la lettre, ils réalisent parfois dans ce domaine des miracles. Il aurait fallu rendre hommage aux décideurs dont la tâche n'est pas simple. Il aurait fallu dire aux élus et particulièrement aux maires, combien nous sommes conscients de leurs difficultés. Quelles que soient les critiques qu'il nous arrive de faire, nous admirons leur courage et nous les remercions de l'attention qu'ils portent à nos problèmes.

Il me faut dire à Jean-Marie HUET mon admiration et ma reconnaissance. Avec cette équipe soudée que tu as constituée, tu conduiras l'APSA mieux sans doute que je ne l'ai fait, en tout cas dans l'esprit qui m'a toujours guidé : servir l'homme parce qu'on y croit. Je voudrais remercier tout particulièrement ton épouse dont nous admirons tous le courage. Elle a accepté de te voir consacrer une partie de ce temps dont elle a souvent besoin parce qu'elle partage ton idéal et ta foi. Transmets-lui, s'il te plaît, l'expression de notre vive et respectueuse gratitude.

Il m'aurait fallu dire la profonde amitié que j'éprouve pour chacun de ceux qui ont accepté de travailler avec moi. Ils avaient bien du mérite car ça n'était pas facile. De ce point de vue les voilà libérés. Merci Anne-Marie, Danielle, Thérèse, Danièle, Colette, Louise, merci Vincent, Ferdinand, Adonis, Pierre et tous les autres. A vous tous qui êtes venus, je veux dire aussi merci. Par le témoignage de votre présence, vous encouragez les fantassins du combat contre la misère. Ils vont repartir confortés dans leur enthousiasme. Pendant cette courte pause, nous avons mis ensemble nos armes pacifiques, mêlant dans le même faisceau la Liberté, l'Egalité et la Fraternité républicaines, la Foi, l'Espérance et la Charité chrétienne.

Il me reste un devoir à accomplir, non par charité, encore que la charité soit amour, mais il m'est doux de demander à mon épouse ce pardon qu'elle m'a toujours accordé. Pardon de t'avoir si souvent laissée seule avec nos cinq enfants, pour partir en mission chez les sans-abri. Les missionnaires ne devraient peut-être pas se marier. Et pourtant, sans la force de notre union, cette mission là je ne l'aurais pas remplie. La famille entière s'y est intégrée et ceux de nos enfants qui ne peuvent être physiquement présents ce soir, le sont tellement par la pensée. Ce qu'on a voulu honorer chez moi ce soir, c'est aussi, je dirais même, c'est d'abord, votre pauvre à tous les six. Merci.

Mais il me faut conclure. Je le ferai par un poème que j'ai souvent cité, mais il est pour moi une profession de foi. Voici donc ce court poème d'Emile Debongnies :

*« Je ne regarde pas où s'arrêtent les choses
Je ne regarde pas une chose puis l'autre
Je vois l'amour qui les enchaîne et les unit
Et je sais...*

*Du couchant d'émeraude au cœur pourpre des roses
Je sais des sentiers d'or où danse l'infini »*

Eh bien ! A cette danse de l'Infini Amour, nous sommes maintenant conviés. Pussions-nous faire en sorte, qu'au rythme de nos cœurs : danse aussi et enfin l'espérance du pauvre. »

